

Soumise pendant plus de six siècles à des dominations étrangères, elle continuait à vivre à sa façon, bâtissant des temples comme au temps de Sésostris, et les ornant d'hiéroglyphes auxquels ses conquérants n'entendaient rien. Ce pays, qui ne ressemble pas aux autres, et que déjà la nature a fait étrange, l'était devenu bien davantage en s'immobilisant dans sa vieille civilisation. Aussi tous ces riches ennuyés qui cherchaient des spectacles nouveaux et voulaient échapper un moment à l'uniformité générale, étaient-ils heureux de parcourir ce coin du monde qui ne ressemblait à rien. Ils ne manquaient pas d'aller voir les monuments des Pharaons, de contempler les Pyramides, d'entendre Memnon saluer l'aurore et d'écrire leurs noms avec des remerciements sur le piédestal ou la jambe du colosse. De retour chez eux, ils demandaient aux sculpteurs ou aux peintres de reproduire ce qu'ils venaient d'admirer. C'est ainsi qu'il se répandit dans l'art de cette époque un faux goût égyptien qui a produit quelques bons ouvrages et beaucoup d'imitations ridicules. Des grands seigneurs, ce goût descendit aux autres classes : sur les murs des maisons bourgeoises de Pompéi, on aimait à peindre des paysages invraisemblables, avec des palmiers, des ibis et des crocodiles qui pouvaient donner quelque idée de ce pays singulier aux gens qui ne l'avaient jamais vu.

Hadrien visita l'Égypte comme les autres, et il n'est pas surprenant que cet esprit curieux et sagace en ait été plus frappé que personne. L'*Histoire auguste* rapporte une lettre qu'il aurait écrite d'Alexandrie à son beau-frère Servien¹; l'aspect de cette grande ville de commerce où se réunissaient tous les peuples de l'Orient, y est très finement saisi. Il y décrit surtout, en termes malins, l'activité de

1. *Hist. Aug., vita Saturn.* 8, malheureusement l'authenticité de cette jolie lettre est suspecte, comme celle de tous les documents de l'*Histoire Auguste*.

ce peuple affairé à la recherche de la fortune. « Personne n'y vit oisif, dit-il. Les uns y travaillent le verre, d'autres fabriquent le papier, d'autres tissent le lin. Chacun y a sa besogne et exerce une profession. Les aveugles mêmes, les goutteux et les boiteux trouvent quelque chose à faire. Ils n'ont tous qu'un dieu, l'argent (*unus illis deus nummus est*); c'est lui seul qu'adorent les chrétiens, les juifs et tous les autres. » Comme il arrive dans toutes les villes industrielles où la fortune est si mobile, on cherchait à jouir vite de ces biens qui pouvaient être si vite perdus, et l'on se livrait au plaisir avec autant d'ardeur qu'aux affaires. Le lieu de divertissement des Alexandrins, où ils allaient se distraire de leurs occupations et s'alléger de leurs écus, était la ville de Canope, située à cinq ou six lieues d'Alexandrie. Canope possédait un temple célèbre de Sérapis, où l'on se rendait de toute l'Égypte. Tous les soirs le sanctuaire était plein de gens qui venaient demander au dieu la guérison de leurs maladies ou de celles de leurs amis. Ils se couchaient dans le temple après avoir fait des prières ferventes, et pendant leur sommeil ils recevaient en songe le remède qui devait les délivrer de leurs maux. Mais le plus souvent la santé n'était qu'un prétexte; on allait à Canope comme on va de nos jours aux stations thermales, moins pour se guérir que pour s'amuser. Le voyage se faisait sur un canal de cinq lieues de long, sans cesse parcouru par des barques légères, recourbées à la proue et à la poupe, et qui portaient au milieu une sorte de boîte assez semblable à celles des gondoles de Venise¹. Le mouvement ne

1. On en voit qui ont cette forme dans la célèbre mosaïque de Palestrina. On y trouve aussi représentée une de ces fêtes égyptiennes qui devaient être si fréquentes le long du canal de Canope. Sous un berceau couvert d'une vigne chargée de fruits, des hommes et des femmes sont mollement étendus et tiennent des vases à boire. Une des femmes élève le rhyton jusqu'à ses lèvres, une autre montre

s'arrêtait pas; le jour et la nuit, on entendait retentir sur l'eau ces chansons d'amour de l'Égypte, renommées dans le monde entier. Des deux côtés du canal s'élevaient des hôtelleries abondamment pourvues de tout ce qui pouvait exciter à la joie et satisfaire les désirs. On s'y arrêtait pour boire le vin léger de Maréotis, qui donnait une ivresse gaie et courte, et, le repas fini, sous des treilles ou à l'ombre des arbres, on dansait au son des flûtes. C'est ainsi qu'on arrivait sans se presser à Canope, où l'on trouvait encore plus de divertissements que sur la route. Tout y était fait pour le plaisir, et il était impossible d'imaginer un séjour plus enchanteur. « C'était comme un rêve, dit un écrivain contemporain, et l'on s'y croyait transporté dans un monde nouveau. »

Hadrien, qui voulait que sa villa de Tibur lui rappelât ce qu'il avait vu de plus frappant dans ses voyages, se garda bien d'oublier Canope. Suivant son usage, il ne prit pas la peine de reproduire exactement la ville égyptienne : on n'aurait pas pu le faire dans un si petit espace; il se contenta probablement d'une ressemblance fort lointaine. Au fond de la vallée, une sorte de vaste niche ou d'abside profonde, qui était ornée avec une grande magnificence, servait à la fois de temple et de château d'eau¹. Au centre de l'abside, dans un enfoncement, devait être placée la statue de Sérapis, la grande divinité de Canope. Sur les murailles latérales, des niches plus petites contenaient d'autres dieux égyptiens. Ces statues sont peut-être celles qu'on a retrouvées dans les décombres de la vallée et qu'on a réunies au musée du Vatican. De tous les coins de l'édifice l'eau coulait avec abondance. Elle descendait par des marches de

les grappes qui pendent, d'autres jouent de la flûte ou pincient des instruments à corde, tandis qu'autour d'eux coule le fleuve couvert de fleurs de lotus. — 1. Voy., sur le plan, n° 14.

marbre ou rebondissait sur des vasques superposées, et tombait de là dans un grand bassin semi-circulaire. Une sorte de pont ou de passage placé sur le bassin et orné de colonnes qui soutenaient la voûte permettait d'aller d'une rive à l'autre et de regarder de près les cascades. L'eau passait par-dessous et se jetait dans un canal qui occupait tout le milieu de la vallée. Ce canal, creusé dans le tuf, avait 220 mètres de long sur 80 de large. Des barques élégantes, faites sans doute sur le modèle des gondoles d'Alexandrie, étaient réservées à l'empereur et à ses amis, et l'on voit encore sur le quai les restes de l'escalier où les embarcations venaient les prendre quand ils voulaient se promener sur le canal. D'un côté de la berge on a retrouvé les ruines d'une vingtaine de salles à deux étages abritées par un beau portique. C'était peut-être une imitation de ces hôtelleries voluptueuses où le voyageur qui allait à Canope était si heureux de s'arrêter. Il est probable que celles de la villa d'Hadrien faisaient de leur mieux pour mériter le renom que les autres avaient acquis. On devine ce qui pouvait s'y passer, quand on se rappelle qu'Hadrien aimait le plaisir avec passion, et qu'il n'a jamais pris la peine de le cacher. Peut-être Marc-Aurèle faisait-il plus tard quelque allusion à ces spectacles corrupteurs, quand il rappelait les dangers qui avaient menacé sa vertu pendant sa jeunesse, et qu'à cette occasion il remerciait les dieux « de l'avoir guéri des passions d'amour auxquelles il avait un moment cédé ».

Des parties de la villa impériale énumérées par Spartien, voilà celles qui se retrouvent aujourd'hui et qu'on peut désigner avec assez de vraisemblance; ainsi nous possédons encore et nous pouvons parcourir ce que le capricieux empereur appelait sa vallée de Tempé, son portique du Pœcile, et « ses délices » de Canope. C'est

quelque chose, mais il est possible d'aller plus loin sans se compromettre. Cet amas immense de ruines doit contenir des appartements que l'empereur ne pouvait se dispenser de construire, que les exigences de sa position ou le souci de son bien-être et de ses plaisirs, que ses besoins ou ses goûts lui rendaient nécessaires, et il n'est pas téméraire de les chercher.

Et d'abord on ne peut pas douter qu'il ne se soit réservé une partie de ce vaste palais pour les usages de sa vie privée : un prince âgé, malade, et qui se bâtissait avec tant de soin un asile pour ses derniers jours devait songer avant tout à ses agréments et à sa commodité. Mais où faut-il placer sa demeure particulière? Depuis le temps de Ligorio, on désignait sous le nom de *Palazzo imperiale* les ruines qui s'étendent du côté de l'ouest, le long de la vallée de Tempé. M. Daumet a cru devoir le mettre ailleurs. Il se rappelait que dans les villas où les riches Romains se réfugiaient pendant les chaleurs de l'été, aussi bien que dans celles qui subsistent encore de la renaissance italienne, la maison d'habitation est toujours située au-dessus des bâtiments accessoires, à l'endroit le plus élevé du terrain. Il était naturel, en effet, que le maître souhaitât dominer la plaine et jouir de la vue la plus étendue et la plus variée. S'il en était ainsi dans la villa d'Hadrien, c'est un peu plus loin vers le midi, sur le plateau où Ligorio croit retrouver l'*Académie* et Canina le *Gymnase*, qu'il faudrait chercher l'habitation privée du prince, et M. Daumet n'hésite pas à la mettre en cet endroit. Les fouilles qu'on a faites dans ces dernières années lui ont donné tort. En creusant à la place indiquée par Ligorio on a découvert des chambres d'une médiocre étendue, avec des corridors et des portiques dont les proportions rappellent ceux des belles maisons de Pompéi. C'est bien une demeure appropriée à la vie

de tous les jours ; et comme elle est pourtant somptueuse et tout à fait voisine des grands appartements de réception, on peut croire que l'empereur l'avait faite pour lui. Il est donc probable que Ligorio ne se trompait pas quand il mettait près de Tempé le *Palazzo imperiale*, c'est-à-dire l'habitation particulière du prince.

Après la chambre où il reposait la nuit, un Romain ou un Grec ne croyait pas qu'il y eût rien de plus nécessaire à son existence qu'une salle de bain. Aussi n'avait-on pas négligé de construire, dans la villa de Tibur, des nymphées et des thermes¹ : il en fallait pour le prince, pour ses amis, pour ses serviteurs. On attribue d'ordinaire la même destination à une pièce ronde, située entre les appartements privés et le Pœcile, et qui est peut-être ce qu'on a trouvé de plus curieux et de plus riche dans la villa². Les fondations en sont assez bien conservées pour qu'on puisse en rétablir le plan sans trop de peine. Un portique circulaire, soutenu par des colonnes de jaune antique, dont quelques débris jonchent le sol, entoure un de ces petits ruisseaux que les anciens nommaient des *euripes*. Le canal dans lequel l'eau devait couler, revêtu partout de marbre blanc, a près de cinq mètres de large et un peu plus d'un mètre de profondeur. L'espace qu'enferme le petit ruisseau forme une espèce d'île qu'un pont de marbre relie au portique extérieur. Par un caprice qui n'est pas sans grâce, au centre de l'île ronde se trouve une sorte de cour carrée semblable à l'*atrium* d'une maison romaine. De petites chambres arrondies, des niches ouvertes sur l'euripe et d'où coulaient des fontaines, occupent les segments inégaux qui s'étendent entre la forme rectangulaire de la cour et

1. On a cru reconnaître, dans les ruines de la villa, un élégant nymphée (voy., sur le plan. n° 2) et des thermes très restes (n° 13). — 2. Voy., n° 8.

la forme circulaire du canal. Rien n'est plus original ni plus agréable à l'œil que toutes ces combinaisons ingénieuses. Le sol des chambres, de la cour, du portique, est couvert de marbres brisés. On y a trouvé de nombreux débris de colonnes, des fragments de bas-reliefs qui représentent des monstres marins, des tritons, des Néréides, de petits Amours montés sur des hippocampes. Quelle pouvait être la destination de ce bel édifice qu'on avait construit avec tant de recherche? Nibby veut que ce soit une piscine et l'appelle *natatorium*. Mais M. Blondel me semble avoir établi que c'était une sorte d'asile retiré que l'empereur s'était bâti au milieu même de son palais. Il l'avait construit sur le plan des maisons ordinaires, mais avec toute espèce d'innovations et de fantaisies. C'était une île qui ne communiquait avec les autres appartements que par deux ponts tournants qui se rabaisaient quand on voulait être seul¹. Il est difficile d'imaginer un lieu où l'on puisse mieux se reposer, aux heures accablantes de l'été, que dans ces salles élégantes, parmi les richesses d'un art délicat, à côté de cet euripe qui circule sans bruit dans son lit de marbre, et au murmure de l'eau qui tombe discrètement des fontaines.

Non loin de l'habitation du prince se trouvaient les appartements de réception. Il faut croire qu'Hadrien, quoiqu'il affichât des goûts de retraite quand il bâtit sa villa, n'avait pas renoncé à remplir jusqu'à la fin ses devoirs d'empereur. Si nombreux que soient les amis des rois, ce n'était pas pour des amis seulement qu'on avait construit ces salles immenses qui font encore aujourd'hui notre étonnement. Il y en a de magnifiques près du *palazzo imperiale*, le long de la vallée de Tempe.

1. Voyez la restitution de M. Blondel, dans les *Mélanges de l'École de Rome*. 1881.

C'est la partie que M. Daumet a spécialement étudiée, et qu'il a essayé de nous rendre à peu près comme elle était à la mort d'Hadrien. Pour arriver aux salles principales, il fallait traverser une longue suite d'édifices divers qui devaient faire une grande impression sur le visiteur. Un vestibule octogone conduisait dans une de ces cours que les Romains nommaient des péristyles. Il y en avait beaucoup dans la villa, mais celui-là devait être plus vaste et plus beau que les autres. On y a trouvé tant de riches débris, que les architectes qui le déblayèrent lui donnèrent le nom de *Piazza d'oro*¹. Il était entouré d'un portique avec des colonnes de cipollin et de granit oriental; un pavé de marbre rose en couvrait le sol, et des statues, dont on croit avoir retrouvé les bases, complétaient cette magnifique décoration. Au fond du péristyle, en face du vestibule octogone, s'élevait une vaste salle, surmontée d'une coupole et terminée par une abside semi-circulaire. Aux quatre angles de la salle se trouvent des niches qui recevaient la lumière par le haut. M. Daumet pense qu'elles étaient faites pour contenir des statues, et le soin qu'on avait pris de les bien éclairer laisse croire que ce devaient être des ouvrages d'artistes renommés. On sait que cette disposition favorable, qui permet de mieux jouir des chefs-d'œuvre de l'art, a été reproduite dans la cour du Belvédère, au Vatican. Tant de magnificence semble bien indiquer que cette belle salle et le péristyle qui la précède étaient réservés aux audiences impériales, et que c'est là que le prince admettait auprès de lui les envoyés des villes et des provinces qui venaient le voir. Nous pouvons encore rattacher à ces appartements officiels, où Hadrien remplissait ses fonctions d'empereur, une salle assez bien conservée qu'on traverse quand on va du *natatorium* au Pœcile². On en a fait

1. Voy., sur le plan, n° 6. — 2. Voy. n° 9.

successivement un temple ou un lieu de réunion pour des philosophes (*schola stoicorum*) : Hadrien n'aimait pas assez les philosophes, surtout les stoïciens, pour leur bâtir un si bel édifice. Je serais plutôt tenté d'y voir une basilique, car elle ressemble à celle qu'on a trouvée au Palatin. Nous savons que Trajan avait coutume de réunir dans sa villa des Cent-Chambres (*Centum Cellæ*) une sorte de conseil privé, composé de sénateurs et de magistrats, pour juger avec lui les causes dont il s'était réservé la décision. C'étaient en général des affaires délicates qui concernaient les officiers de son armée ou les personnes de sa maison. Le jour, on entendait les avocats et on rendait les sentences; le soir, l'empereur admettait les juges à sa table, et, le repas fini, on se délassait dans d'agréables conversations, ou l'on écoutait des mimes et des comédiens¹. Si Hadrien a suivi l'exemple de Trajan, ce qui est assez vraisemblable (car il était un grand justicier), s'il a réuni dans sa villa de ces sortes de tribunaux, c'est ici probablement qu'ils tenaient leurs audiences.

N'oublions pas enfin qu'Hadrien n'était pas seulement un empereur irréprochable, qui tenait à remplir exactement les devoirs de sa position, que c'était aussi un très fin lettré, qu'il avait un grand attrait pour les plaisirs de l'esprit et qu'il aimait beaucoup à imiter les Grecs. Il faut bien croire que ces goûts du vieux prince avaient laissé quelques traces dans la villa qu'il a fait bâtir. On y a trouvé, près du Pœcile, un stade assez bien conservé, avec des dépendances très considérables²: tous les empereurs qui aimaient la Grèce affectaient d'être passionnés pour les jeux des athlètes, à peu près comme au siècle dernier nos grands seigneurs, qui voulaient se mettre

1. Pline, *Epist.*, vi, 31. — 2. Voy., sur le plan, n° 12.

à la mode de l'aristocratie anglaise, ne parlaient jamais que de chevaux et de jockeys. Les jeux scéniques étaient encore mieux partagés : il y a dans la villa trois théâtres au moins. L'un paraît être un odéon; un autre, le mieux conservé de tous, qui se trouve à l'endroit par lequel on pénètre aujourd'hui dans la villa, est précédé d'une grande place carrée, qui devait servir de promenade aux spectateurs. Certains détails de construction ont fait penser que c'était un théâtre grec¹. Le théâtre latin est un peu plus haut, du côté de la vallée de Tempé². Il est fort détérioré aujourd'hui; mais on dit qu'au siècle dernier on y voyait encore les revêtements de marbre de l'orchestre et les bases des statues qui ornaient le *podium*. Il faut convenir que cette abondance de théâtres est un peu surprenante dans un siècle où l'art dramatique est si peu cultivé. Encore comprendrait-on l'existence du théâtre grec : un prince lettré, comme Hadrien, et qui avait le goût des choses délicates, pouvait aimer à y entendre les pièces de Ménandre. Ce grand poète, qui connaissait si bien la vie et l'avait si finement dépeinte, gardait tout son empire sur une société élégante et distinguée; on l'étudiait dans les écoles, on le lisait dans le monde, et nous savons qu'on le jouait à Naples au premier siècle. Mais que pouvait-on bien représenter sur le théâtre latin de la villa de Tibur? Est-il probable qu'on remontât jusqu'à Plaute, à Cæcilius, à Térence? Ces retours d'admiration étaient alors assez à la mode : Hadrien se piquait de préférer Ennius à Virgile, et Fronton, dans sa correspondance, parle à tout propos des vieilles atellanés; mais ce n'est pas la même chose d'admirer d'anciens écrivains dans son cabinet et d'en citer des fragments dans ses écrits, ou de les produire sur la scène devant des gens qui ont peine à les comprendre. Peut-être l'em-

1. Voy. n° 1. — 2. Voy. n° 3.

pereur, pour avoir l'air de protéger les lettres, donnait-il l'hospitalité, sur son théâtre de campagne, aux rares ouvrages que composaient encore quelques beaux esprits. C'étaient en général d'assez pauvres imitations du théâtre grec, faites pour les salons du grand monde, et qui ne pouvaient guère avoir de succès devant un public véritable. Peut-être aussi Hadrien, qui, vers la fin de sa vie, était morose et cherchait à se distraire, faisait-il venir à sa villa les acteurs de pièces populaires, et jouer devant lui les deux mimes qui étaient alors en possession d'amuser la populace de Rome, l'un qui représentait les aventures d'un chef de voleurs aux prises avec la justice et se moquant des gens qui essayent de le prendre, l'autre où l'on voyait un amant surpris par le retour imprévu du mari et forcé de se cacher dans un coffre, — deux sujets qui n'ont pas cessé, depuis cette époque, d'égayer le peuple, et quelquefois aussi les gens d'esprit.

Il n'y a pas de doute qu'il n'y eût des bibliothèques dans la villa d'Hadrien, probablement une bibliothèque grecque et une latine. On a cru les reconnaître dans deux bâtiments placés l'un près de l'autre et qui contiennent plusieurs chambres¹. La seule raison qu'on ait eu de le croire, c'est qu'ils sont orientés d'après les règles de Vitruve, qui veut que les livres reçoivent la lumière du matin. Au-dessus de l'un de ces bâtiments s'élevait une tour à trois étages qui peut avoir servi d'observatoire à un prince ami de l'astrologie. Selon l'usage, ces bibliothèques devaient contenir les bustes des grands écrivains en même temps que leurs ouvrages. On en a retrouvé un certain nombre dans les environs de Tivoli, dont un au moins vient de la villa d'Hadrien; chacun d'eux porte une courte inscription qui caractérise le personnage dont il reproduit les traits. Au-dessous du

1. Voy., sur le plan, n° 7.

sage Solon on lit ces mots : « Rien de trop. » Le prudent Pittacus nous apprend « qu'il faut saisir l'occasion », et le mélancolique Bias, « que les hommes en grande majorité sont méchants¹ ». Cette habitude de décorer les bibliothèques du portrait des grands hommes dont elles renferment les écrits existait déjà du temps de Cicéron. Triste, découragé, pressentant la fin de la république quand il voyait les plus malhonnêtes gens arriver aux premiers honneurs, il se réfugiait dans l'étude, il vivait au milieu des livres, et il écrivait à son ami Atticus : « J'aime mieux être assis chez vous sur ce petit banc qui est au-dessous de l'image d'Aristote que dans leurs chaises curules². »

Je n'hésite pas non plus à croire que la villa de Tibur ne dût posséder aussi une salle pour les lectures publiques. Hadrien les aimait beaucoup. Il avait fait construire à Rome l'*Athénée*, où les rhéteurs et les poètes venaient réciter leurs écrits. Il est probable qu'il n'avait pas négligé de pourvoir de quelque édifice de ce genre sa maison de campagne, où il avait plus de loisir et où il pouvait entendre à son aise les écrivains qu'il aimait. Malheureusement, il n'a pas été possible encore de le retrouver au milieu de toutes ces ruines, pas plus que le Lycée et l'Académie. Peut-être avait-on affecté à cet usage ce petit théâtre dont on a découvert quelques restes à l'extrémité de la villa, et que les archéologues appellent un *odéon*. Selon Hesychius, l'odéon était réservé aux exercices des rhapsodes et des joueurs de cithare³; il était naturel qu'on s'en servît aussi pour les lectures publiques, et l'on peut en effet conclure d'un passage curieux d'Horace que c'était bien dans les

1. Ces hermès sont placés aujourd'hui au musée du Vatican dans la salle des Muses. — 2. Cicéron, *Ad Att.*, iv, 10. — 3. Hesych., s. v. Ὀδείον.

théâtres qu'on se réunissait pour entendre les ouvrages des auteurs en renom. Il dit à Mécène, pour lui faire comprendre d'où viennent les inimitiés qui le poursuivent, qu'on ne lui pardonne pas de refuser de lire ses ouvrages en public. Au moment même où Pollion vient d'imaginer ces fêtes littéraires, où Rome entière, qui ne sait que faire de ses loisirs, se précipite, il a l'air de les condamner en s'abstenant d'y prendre part. Sa seule raison, c'est qu'il lui répugne de se donner en spectacle « dans un théâtre » à la foule entassée.

Spissis indigna theatris
Scripta pudet recitare¹;

Mais les autres n'avaient pas les mêmes scrupules ; Ovide aime à rappeler que, dans sa jeunesse, il a lu « au peuple » ses vers d'amour², et l'on nous dit que Stace, quand il voulait bien promettre qu'à un jour fixé il lirait son poème, rendait « la ville » heureuse³. Quoiqu'on doive faire la part des exagérations des poètes, « la ville » et « le peuple » signifient des assemblées fort nombreuses, qui ne tiendraient pas dans des salles ordinaires, et il est probable qu'il est encore ici question de ces théâtres remplis (*spissa theatra*) dont parlait Horace. Même quand les lectures attiraient moins de monde et qu'on était forcé de les reléguer dans des salles plus modestes, si ce n'étaient plus des théâtres véritables, elles devaient au moins en avoir la forme. Juvénal plaint beaucoup les pauvres auteurs qui, pour se faire connaître, empruntent à quelque grand seigneur un vieux salon hors d'usage et le meublent à leurs frais : on voit, aux termes dont il se sert, qu'ils le disposent de façon qu'il y ait un orchestre et des gradins, c'est-à-dire ce qui

1. Hor., *Ep.*, I, 19, 41. — 2. Ovide, *Trist.*, IV, 10, 55. — 3. Juvénal, VII, 83 : *lætam cum fecit Staius urbem*. Et plus loin, il n'appelle plus seulement les auditeurs *populus*, comme Ovide, mais *vulgus*.

caractérise vraiment un théâtre¹. L'orchestre, d'où l'on voit mieux et d'où l'on entend de plus près, est réservé aux personnages d'importance ; il faut le garnir de sièges commodes, pour qu'étant mieux à l'aise ils soient disposés à plus admirer. Sur les gradins s'entassent les gens du commun, les amis obscurs, les clients, les obligés, tous ceux qu'on invite pour faire nombre et pour applaudir : c'est la partie bruyante de l'auditoire. Les gros personnages de l'orchestre font à peine entendre un léger murmure quand ils sont satisfaits, les amis du dernier rang doivent crier et trépigner pour témoigner leur admiration. En face, dans une sorte de tribune élevée, trône le lecteur. C'est là qu'il vient s'asseoir d'un air modeste, « bien peigné, dit Perse, couvert de sa toge neuve, portant des bagues à ses doigts, le larynx assoupli par une potion émolliente et regardant l'assistance avec un œil caressant² ». S'il lit agréablement, s'il a bien choisi ses auditeurs, s'il possède, dans l'orchestre, quelques amis résolus, et sur les gradins quelques clients vigoureux, ses premiers mots seront accueillis avec faveur ; les murmures d'approbation se changeront bientôt en applaudissements, et, comme il arrive dans ces assemblées bien préparées, les auditeurs, s'excitant l'un l'autre, ne tarderont pas à en venir à des transports d'enthousiasme. C'est ainsi qu'on s'est trompé si souvent à cette époque sur le mérite véritable des ouvrages, et qu'on a salué comme des merveilles destinées à durer toujours des œuvres agréables et frivoles dont le succès ne devait pas avoir de lendemain. Il serait fort intéressant de retrouver une des salles où se passaient ces petites scènes. Je ne sais si l'on sera assez heureux pour en découvrir quelque reste dans la villa de Tibur. Soyons sûrs, dans tous les cas, qu'elle ressemblera à cet odéon

1. Juv., VII, 46. — 2. Perse, I, 18.

dont je parlais tout à l'heure, et que ce sera toujours quelque théâtre en raccourci¹.

Il ne nous reste plus, pour être complet, qu'à nous occuper des Enfers, car il y avait aussi une reproduction des Enfers dans la villa de Tibur : Hadrien, nous dit son biographe, avait voulu les y mettre afin que rien n'y manquât. Les archéologues, qui ne doutent de rien, ont essayé d'en retrouver la place ; mais il sera bien difficile d'y parvenir tant qu'on ignorera sur quel modèle l'empereur les avait bâtis. Était-ce une œuvre de fantaisie individuelle ou s'était-il conformé aux descriptions du sixième livre de l'*Énéide* ? Nous ne le savons pas. Ce qui est curieux et significatif, c'est que l'idée lui soit venue de placer le Tartare et l'Élysée dans sa maison de campagne. N'est-ce pas la preuve que ses contemporains commençaient à se préoccuper étrangement de l'autre vie² ? Quant à lui, je ne crois pas qu'il s'en soit beaucoup tourmenté. Ce politique avisé, ce bel esprit sceptique n'était pas de ceux sur lesquels les religions mystiques de l'Orient et les sentiments nouveaux qu'elles ré-

1. Au mois de mars 1874, en fouillant sur l'Esquilin, à l'endroit où étaient placés, à ce qu'on croit, les jardins de Mécène, on trouva une vaste salle, magnifiquement décorée, qui forme, à l'une de ses extrémités, un hémicycle, autour duquel sept rangs de gradins concentriques montent en amphithéâtre jusqu'au plafond, tandis qu'à l'autre extrémité opposée on crut retrouver les traces d'une sorte de tribune. Cette disposition fit croire à MM. Vespignani et C. L. Visconti qu'on venait de retrouver une salle de lecture, et on lui donna le nom d'*auditorium Mæcenatis*, sous lequel elle est encore aujourd'hui connue. (Voy. *Bull. d'arch. munic.*, 1874, p. 166 et suiv.) Mais quelques doutes se sont élevés depuis sur cette attribution. M. Mau, dans le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique* (1875, p. 89), a soutenu que la salle n'était qu'une sorte de serre et que les gradins avaient servi à mettre des pots de fleurs. — 2. Le jour où Caligula fut tué, il donnait des jeux au peuple dans lesquels des Égyptiens et des Éthiopiens représentaient les scènes des Enfers. Le spectacle devait avoir lieu le soir et se prolonger dans la nuit.

pandaient dans le monde, pouvaient avoir beaucoup de prise. On nous dit qu'il fut assez maître de lui, quand il sentit la mort venir, pour composer de petits vers mignards dans lesquels, s'adressant « à sa petite âme tremblotante et charmante », il lui disait, avec une accumulation de diminutifs étranges qu'on ne peut traduire : « Tu vas aller dans des lieux pâles, sévères et nus, où tu ne pourras plus te livrer à tes jeux accoutumés. » De quelle manière avait-il représenté « ces lieux pâles et nus » dans sa villa ? Il faut nous résoudre à l'ignorer.

III

Les Romains ont-ils compris et aimé la nature ? — Raisons qu'ils avaient pour quitter la ville. — Horace à Tibur. — Goût de tout le monde pour la campagne. — Comment y vivait Pline le Jeune. — Ses villas. — Ses jardins. — Sites que les anciens préféraient. — La vue qu'on a du Pœcile.

La description qu'on vient de lire de la villa d'Hadrien explique qu'elle ait été quelquefois sévèrement jugée. Il est sûr que rien ne ressemble moins à une maison de campagne comme nous les entendons aujourd'hui. Ce luxe de bâtiments, cet entassement d'édifices, ce stade, ces théâtres, ce Lycée, cette Académie, déroutent nos habitudes. Il n'y a rien là de rustique, rien qui sente les champs : tout paraît fardé, mondain, apprêté. Peut-être faudrait-il en conclure simplement que les Romains comprenaient les plaisirs de la campagne autrement que nous ; mais on va plus loin, on affirme d'un ton résolu qu'ils ne l'aimaient pas du tout, et la villa de Tibur sert d'argument à ceux qui veulent établir qu'ils n'ont jamais eu ni l'intelligence ni le goût de la nature.

C'est un reproche qu'on fait assez généralement aux Romains, et pour nous, c'est un reproche grave. Nous